

## Préface à la Seconde édition de *La Critique de la raison pure* de Kant

La Préface est composée de 17 paragraphes. Elle introduit aux problèmes que pose la *Critique de la raison pure* (**en cela elle est bien une préface même si elle a été rédigée par Kant après la rédaction de la *Crpure***) tout en faisant des liens avec la *Critique de la raison pratique*.

L'enjeu de la *Critique de la raison pure* est de mettre au jour les conditions de possibilité de la connaissance humaine, laquelle pour Kant est à la fois certaine (donc objective) *et* limitée (donc relative à notre subjectivité). **En cela, Kant critique à la fois l'idéalisme absolu affirmant que la raison peut connaître absolument ce qui est et l'empirisme absolu prétendant que seuls les sens peuvent comprendre le fonctionnement des phénomènes.**

**Pour Kant, la connaissance est toujours une action conjointe de la raison et de la sensibilité. En cela, sa philosophie peut être qualifiée d'idéalisme critique.**

La raison humaine doit faire sa propre critique pour Kant, car elle doit renoncer à ses prétentions à l'absolu et à l'inconditionné. En aucun cas, la raison doit renoncer à elle-même, comme chez les sceptiques ou les cyniques. **La grande affirmation de Kant, c'est de montrer que la raison peut produire des connaissances mais qu'elle ne peut pas connaître au-delà de l'expérience. Elle est donc ce qui permet une connaissance des phénomènes mais pas des choses en elles-mêmes qui sont à proprement parler inconnaissables pour nous. Connaître, c'est établir une relation, cela signifie que l'on connaît les phénomènes *pour nous*. Pour Kant, nous recevons les phénomènes à travers des catégories et des principes qui sont *a priori*, c'est-à-dire qu'ils ne dérivent pas de l'expérience. Mais pour Kant ces catégories et ces principes n'ont pas d'autre lieu d'application que le monde sensible, c'est-à-dire ce qui se donne à notre sensibilité.**

---

**Avant d'aller plus avant, faisons un rappel rapide des différentes façons de penser la connaissance :**

*Idéalisme* : Caractère de toute doctrine qui, d'une manière ou d'une autre, accorde un rôle prééminent aux idées. / Caractère d'une doctrine qui accorde un statut ontologique aux idées. Le mot idéalisme apparaît tardivement, au 17<sup>ème</sup> siècle, par opposition au matérialisme. Le terme est polémique. Il a une multitude de sens. Il est rare qu'une doctrine se déclare elle-même idéaliste. En métaphysique, l'idéalisme consiste à affirmer soit que les idées ont un mode d'être supérieur au monde sensible (ainsi le monde des Idées chez Platon, qui constituent la vraie réalité), soit qu'une idée vraie existe par elle-même (ainsi les Idées claires et distinctes chez Descartes). Il y aussi l'idéalisme de Berkeley ou de Hegel. Du fait de sa dimension souvent polémique et de son sens relativement indéterminé, il faut toujours préciser en quel sens on l'emploie. (On a vu deux critiques différentes de l'idéalisme avec Nietzsche et Marx)

Empirisme: Du grec *empeiria* signifiant « expérience », « savoir acquis par l'expérience ». Conception selon laquelle la connaissance est fondée sur l'expérience sensible externe (les sensations) et interne (nos sentiments tels qu'ils sont vécus). Locke est l'auteur du texte canonique de l'empirisme. L'âme, écrit-il, est une table rase, une page blanche vide de caractères. « Comment en vient-elle à recevoir des Idées ? D'où puise-t-elle les matériaux qui sont comme le fond de tous ses raisonnements et de toutes ses connaissances ? A cela je répons d'un mot, de l'expérience. » (Essai philosophique concernant l'entendement humain, I,2). L'empirisme classique (Locke, Hume, Condillac) refuse par exemple les Idées innées de Descartes. Il affirme que la connaissance a une base sensible (les idées sont les copies des impressions sensibles). Depuis la fin du 19ème siècle, l'empirisme connaît un renouveau avec Wittgenstein et Carnap par exemple. Ils reprennent le principe de l'empirisme selon lequel on apprend par l'expérience qui est la seule capable de légitimer ou non nos idées. Il faut que toutes nos affirmations pour prétendre à des connaissances s'appuient et se réfèrent à des faits observables. Il ne s'agit pas de savoir, par exemple, si l'idée de rouge renvoie à la sensation rouge, mais si l'énoncé « Cette pomme est rouge » exprime un fait auquel on peut la confronter.

Idéalisme transcendantal: C'est l'idéalisme de Kant qui repose lui-aussi sur des Idées mais qui ne sont pas transcendantes. Elles n'ont pas d'existence par elles-mêmes mais seulement dans leur rapport à l'expérience. L'expérience sensible est indispensable à la construction de notre connaissance scientifique du monde, celui-ci ne nous apparaît jamais tel qu'il est en soi, mais par le moyen de représentations. Il y a pour Kant des catégories et des principes qui nous permettent de comprendre les phénomènes. Ces catégories et ses principes sont transcendants, cela signifie qu'ils n'ont de sens que s'ils s'appliquent aux phénomènes. Pour Kant, il n'y a pas de connaissance possible du transcendant. Ce qui ne signifie pas qu'on ne puisse pas le penser. Le concept de Dieu est inconnaissable. En revanche, il a une signification du point de vue éthique et pratique. En cela, nous devons le penser tout en reconnaissant que nous ne pouvons pas le connaître.

---

Dans les paragraphes de la Seconde préface, Kant analyse les différentes sciences : la logique, la mathématique et la physique. Il s'agit de montrer pour chacune ce qu'elle produit : pour la logique une mise au jour des conditions formelles de la connaissance, pour les mathématiques, des connaissances algébriques et géométriques, qui n'ont de vérité pour nous que si elles sont construites dans l'espace et dans le temps, la physique, des connaissances des phénomènes qui apparaissent dans l'espace et la temps qui pour Kant sont des formes a priori de la sensibilité. Cela permet de distinguer ces sciences de la métaphysique (ou de façon plus générale la philosophie). En effet, dans la métaphysique, contrairement aux sciences, les objets ne peuvent être ni construits, ni donnés. Ainsi Kant-il met au jour les limites de la raison connaissante mais en faisant cela il libère un autre usage possible de la raison, qui a été trop souvent oublié par la philosophie elle-même, à savoir un usage pratique.

Pour Kant, la connaissance ou la science des phénomènes n'est pas limitée dans les faits (borne que les progrès de la connaissance repoussent sans cesse) mais en droit, par principe. La connaissance n'a pas accès, et n'aura jamais accès, à la chose en soi. Elle n'a pas le droit de faire un usage transcendant de ses propres catégories. Nous sommes finis, cela signifie que nous sommes irrémédiablement liés au sensible, y compris dans la connaissance.

---

*En fait / en droit* : *En fait* (du latin *facere*, « faire ») désigne quelque chose qui existe effectivement. *En droit* (du latin *directus*, « en ligne droite) désigne quelque chose qui est de l'ordre de la valeur, quelque chose qui « doit » être, parce qu'il est légal (conforme aux lois) ou légitime (conforme à ce qui est juste par principe, indépendamment des faits.)

---

### Étude des 13 premiers paragraphes :

#### **Paragraphe 1 : distinguer ce qui se passe dans les sciences et ce qui se passe dans la métaphysique**

**« Si l'élaboration des connaissances qui relèvent de l'activité de la raison emprunte ou non la voie sûre d'une science, cela se peut apprécier bien vite d'après le résultat obtenu. »**

→ Pour Kant, on peut évaluer la pertinence d'une science à ses résultats. C'est l'épreuve par les faits. De ce point de vue, la science (comme la physique et la mathématique) a indubitablement des résultats effectifs. Elle ne cesse de progresser, particulièrement depuis le 16ème siècle (avec Galilée, Newton) contrairement à la métaphysique qui apparaît comme un « Kampfplatz », c'est-à-dire un champ de bataille, où la raison va dans tous les sens.

→ Kant part d'un constat, il fait un état des choses, des lieux. Il dit à propos de la métaphysique qu'« **elle est encore bien loin d'avoir suivi la marche sûre d'une science et qu'elle est un simple tâtonnement.** » La raison doit reconnaître qu'elle apparaît comme contradictoire dans la métaphysique, affirmant qu'elle peut atteindre la chose en soi comme chez Descartes ou au contraire affirmant qu'elle ne peut saisir que l'ordre habituel des choses comme chez Hume. Pour Kant, la raison doit se penser à partir de ses propres contradictions. Elle doit faire son autocritique. En cela, il s'agit d'une critique interne et non d'une critique externe. En revanche, dans les sciences elle apparaît de façon plus solide, car elles progressent du point de vue des lois qu'elle énonce et des techniques qu'elle produit. Il s'agit cependant qu'elle parvienne à comprendre ce qui fait que ses connaissances sont possibles et vraies et en quoi la métaphysique ne peut pas trouver son modèle dans les sciences. Pour cela, elle doit mettre au jour les conditions de possibilité de la science. Qu'est-ce qui fait qu'une connaissance scientifique est possible et légitime ? C'est une question alors principielle.

Kant a donc deux projets dans la *Crpure* : 1) repenser la métaphysique contre ses erreurs et ses errements 2) mettre au jour les conditions de possibilité de la science. En cela, il faut faire une science de la science.

#### **Deuxième paragraphe : la logique**

§2 La logique est une science mais une science formelle. En cela, elle est contraignante absolument. Quand elle énonce que  $A = A$ , on ne peut remettre en question cet énoncé, car il est vrai par lui-même. La logique n'est pas « tâtonnante ». Ce qui le confirme, c'est qu'elle n'a pas subi de modifications (seulement dans l'exposition, c'est-à-dire la manière de formuler ses principes) et apparaît en cela comme « close et achevée ». **« La limite de la logique se détermine de façon tout à fait précise en ceci qu'elle est une science qui expose en détail et démontre avec rigueur les règles formelles de toute pensée »**. Cependant dans la logique, l'entendement n'a affaire à rien d'autre qu'à lui-même et à sa forme. Voilà pourquoi Kant, elle est plutôt le « vestibule des sciences ». Elle ne produit jamais par elle seule la vérité, même si elle est nécessaire à son établissement. Par exemple, le principe de

contradiction est un critère négatif de la connaissance mais pas cas un critère positif. On sait qu'on ne peut pas avoir A et non A en même temps mais cela n'est pas la logique elle-même qui peut dire si c'est A ou non A qui est vrai. Autrement dit, le principe ne produit pas par lui-même la vérité. Il permet de la chercher mais ce qui produit en dernière instance la vérité d'une connaissance, c'est son accord possible avec l'expérience. La logique est donc une science des règles de l'entendement en général. La logique pour Kant c'est la science des lois de la pensée en général. Cela veut dire qu'elle ne dit rien sur les choses mais seulement sur la forme de la connaissance qui doit être rigoureuse et précise du point de vue logique.

### **Paragraphe 3 : les mathématiques et la physique ne reposent pas sur la seule logique**

La logique formelle est efficace, à la condition qu'elle se limite à son territoire formel qui la rend possible et la justifie. **« Beaucoup plus difficile devrait-il être, naturellement, pour la raison d'emprunter la voie sûre de la science quand elle a à s'occuper, non pas simplement d'elle-même, mais aussi d'objets »**

→ La science s'occupe du réel. En cela elle est toujours une forme (produite par la raison) et une matière (ce qui apparaît dans l'espace et dans le temps), une forme donc qui rend compte d'une matière. Il faut sortir de soi pour connaître, c'est-à-dire qu'il faut que l'objet soit donné ou construit dans les formes a priori de la sensibilité pour qu'il y ait connaissance. Par là, Kant s'oppose à la métaphysique classique, dès lors qu'elle pose que la raison suffit à produire des connaissances, puisque pour qu'il y ait connaissance, il faut qu'il y ait une donation ou une construction d'objets dans l'espace et dans le temps.

Kant critique la prétention à la connaissance de l'existence de Dieu. Il réfute le statut de preuve à la preuve ontologique de l'existence de Dieu. La *Critique de la raison pure* juge irrecevable « l'argument ontologique » qui entend déduire l'être à partir de l'essence divine, de sa définition. Pour prouver d'une manière légitime la réalité de quelque chose, il faut pouvoir « sortir du concept » ; or Dieu est une « Idée » qui excède le domaine de l'expérience possible – il est inconnaissable. En disant que Dieu est parfait et que donc il ne peut pas ne pas exister, la métaphysique affirme que l'on peut déduire l'existence de l'essence. Or pour Kant l'existence ne se démontre pas mais se montre, elle ne se prouve pas mais s'éprouve. Dans sa critique de la preuve de l'existence de Dieu, telle qu'on la trouve dans la partie intitulée « Dialectique transcendantale », Kant critique la métaphysique classique ou la suffisance de la raison théorique qui croit qu'on peut tirer ou déduire l'être (le réel) du concept. « Être n'est pas un prédicat réel », affirme Kant. L'existence n'est pas une propriété des choses. Elle est seulement « la modalité » d'un jugement. Notre jugement est capable de distinguer le possible, du réel et du nécessaire. Pour faire comprendre cela, Kant donne l'exemple de 100 thalers. 100 thalers possibles ne valent du point de vue du nombre pas plus ni moins que 100 thalers réels. En eux-mêmes, 100 thalers possibles et 100 thalers réels ont exactement la même valeur « nominale ». Le fait que les 100 thalers réels existent *ne dépend pas de leur concept. Cela s'ajoute au concept*. Par conséquent, on ne peut pas légitimement dire que l'existence appartienne au concept de Dieu : faire cela, c'est confondre le contenu conceptuel, logique et l'aspect existentiel d'une chose qui justement ne dérive pas de la seule logique. L'argument ontologique est donc invalide.

Il apparaît alors une distinction remarquable : les connaissances mathématiques et physiques sont vraies parce qu'elles s'accordent avec l'expérience possible, ce qui n'est pas le cas pour le concept de Dieu.

### **Paragraphe 4 : distinction entre la connaissance théorique et la connaissance pratique**

**« La connaissance rationnelle peut se rapporter de deux manières à son objet : elle peut soit simplement déterminer cet objet et son concept (qui doit être donné d'un autre côté), soit, en outre, le rendre effectif. »** On trouve ici la distinction entre deux manières de se rapporter au réel : dans la relation théorique, la raison produit des principes en vue de connaître ce qui se donne dans l'espace et dans le temps, dans la relation pratique, il s'agit de produire une idée dans l'espace et dans le temps, de la réaliser, c'est-à-dire de la rendre réelle. La raison comme raison théorique (on peut dire aussi entendement) connaît, cela veut dire qu'elle subsume sous la catégorie qu'elle produit l'objet qui est donné dans l'expérience sensible. Dans la théorie sont donc nécessairement requis : le concept, la catégorie, la forme, qui sont purs ou a priori, c'est-à-dire qu'ils ne dérivent pas de l'expérience et la matière, ou pour le dire autrement de ce qui est donné et rencontré. Mais Kant n'est pas pour autant empiriste car on ne va pas de la donation au concept mais du concept à la donation. Connaître pour Kant relève du jugement déterminant.

Dans la *Critique de la faculté de juger*, Kant distingue le jugement déterminant et le jugement réfléchissant. Le jugement déterminant est celui qui permet de rapporter le particulier à l'universel. Lorsque l'on opère un jugement déterminant, on qualifie une réalité singulière en la subsumant (en la ramenant) à un concept qu'on possède déjà. Je comprends pourquoi cette pierre tombe vers le sol, parce que je dispose de la loi de la gravitation universelle. Je détermine l'objet singulier – la pierre en le subsumant sous l'universel que je connais (la loi de la gravitation universelle). Kant soutient toutefois que le jugement déterminant ne peut suffire à comprendre la réalité. Il est donc nécessaire de prendre aussi en compte le jugement réfléchissant. Le jugement réfléchissant, lui, ne dispose que du particulier, et doit trouver l'universel. La faculté réfléchissante ne relève pas de la logique, mais du sujet. Dans le cas du jugement réfléchissant, il n'existe pas d'éléments de référence aux choses particulières qui doivent être jugées. Le jugement du beau, c'est-à-dire le jugement esthétique, est un jugement réfléchissant.

Le jugement déterminant, parce qu'il se fonde sur l'application d'une règle générale à un particulier, expose une connaissance. Le jugement réfléchissant, lui, part du particulier et essaie de lui trouver une règle à appliquer. Mais comme cette règle n'est pas accessible, l'individu ne peut pas former de connaissance, simplement un effort de réflexion. Le jugement du beau se range dans cette catégorie. En effet, face au beau, il n'est pas possible d'appliquer un concept (le beau est une finalité sans fin, et est sans concept), et on ne peut appliquer aucune loi scientifique.

La relation pratique au monde est une relation qui ne relève pas du donné mais du « à faire ». Et si elle procède aussi par concept, il s'agit là non pas d'un concept devant être matérialisé par quelque chose qui la précède mais devant être réalisé. Kant va cependant montrer qu'il y a aussi de l'universel et du nécessaire dans la pratique. Par la loi morale, je sais ce que je dois faire.

Mais Kant parle ici de la raison en sa dimension pratique au sens large pour montrer que tout sujet agissant quel qu'il soit procède par concept, comme fin à réaliser. On peut distinguer deux types de fin dans la pratique : l'impératif technique ou hypothétique et l'impératif catégorique. Dans *Les Fondements de la métaphysique des mœurs*, Kant distingue l'impératif hypothétique, qui subordonne l'ordre à une fin possible, souhaitée et calculée, de l'impératif catégorique, qui est inconditionnel et dont la formulation la plus simple est : « *Agis toujours de telle sorte que tu puisses vouloir que la maxime de ton action soit considérée en même temps comme une loi universelle.* »

Dans l'impératif hypothétique, la fin n'est jamais inconditionnée mais toujours conditionnée au vouloir individuel d'un sujet. Par exemple, si je veux réussir à tel concours, je suis capable de calculer quels sont les meilleurs moyens pour le faire. Kant met au jour ici notre capacité à raisonner, au sens de calculer. On retrouve le sens de la logique inhérente à la raison comme

logos. Mais pour Kant cette raison n'est pas la totalité de notre raison qui peut aussi légiférer inconditionnellement, quand elle ordonne de considérer l'autre toujours comme une fin en soi. La raison est alors raison pure pratique au sens où elle est légiférante par elle-même

### **Paragraphe 5 : Distinction entre les sciences mathématiques et physiques et la métaphysique**

La métaphysique ne peut pas être une connaissance d'objets au sens scientifique du terme, car les objets de la métaphysique (l'âme, Dieu, le monde comme totalité) ne peuvent être ni rencontrés, ni construits dans les formes a priori de la sensibilité, car nous ne pouvons en faire l'expérience. La différence de la métaphysique avec les mathématiques et la physique réside en ceci que leurs objets sont ou construits ou rencontrés dans l'expérience. La construction des concepts mathématiques est une genèse dans l'intuition pure de l'espace et du temps. Les mathématiques procèdent par construction de concepts, ce que précisément la métaphysique ne peut pas faire. Le concept de triangle est vrai parce qu'il peut être construit dans l'espace et le temps de façon universelle et nécessaire. On ne peut pas le construire autrement. En cela, il est vérifiable par l'expérience possible.

La physique est toujours une connaissance d'objets dans l'espace et dans le temps, à partir des catégories et des principes de l'entendement. Ainsi peut-on savoir que le soleil se lève parce que c'est nous qui tournons sur nous-mêmes et autour de lui. Le phénomène de la nuit est ainsi déterminé par la loi de la rotation de la terre (sur elle-même et autour du soleil). La connaissance reconstruit l'ordre du rapport des phénomènes entre eux alors même que cet ordre n'apparaît pas sensiblement. Ainsi c'est le jugement déterminant qui reconstruit que la boule est la cause du creux qui se forme sur le coussin. C'est la catégorie de la causalité qui permet d'appréhender les perceptions sans se faire déborder par elles.

Analogies : règles qui permettent de fixer le rapport des phénomènes dans le temps et de les constituer en unités objectives. Le temps comprend 3 modes : la permanence, la succession, la simultanéité.

3 analogies :

- 1) le principe de la permanence de la substance
- 2) le principe de la succession dans le temps suivant le principe de la causalité.
- 3) Le principe de la simultanéité suivant les lois de l'action réciproque ou de la communauté.

Vuillemin: « l'analogie met au jour non pas l'objet même correspondant à la perception, mais le rapport que cet objet a avec un autre objet, en tant que ce rapport est analogue à un autre. // Les principes dynamiques, et par conséquent les analogies de l'expérience, sont régulatrices par rapport à l'intuition mais constitutives par rapport à l'expérience » p.338 Physiques et métaphysiques kantienne.

1) 1ère analogie: « la substance persiste dans tout le changement des phénomènes et sa quantité n'augmente ni ne diminue dans la nature. » Lorsque nous parlons d'un objet, nous prétendons savoir plus que ce que nous sommes capables de voir. L'objet n'est pas limité à ce que nos perceptions nous en livrent, à sa simple représentation immédiate. Elle est la matière, mais celle-ci n'est plus ce qui est derrière les phénomènes, elle est l'ensemble des phénomènes considérés comme une nature constante d'après des lois, qui nous fournit le substratum de la représentation du temps comme quantum permanent.

2) 2ème analogie : « Tous les changements se produisent suivant la loi de la liaison de la cause et de l'effet. » Le principe de causalité permet de saisir la substance dans sa variation. La causalité n'est que la règle de transformation d'un système matériel donné. La causalité définit le rapport entre la structure d'un système matériel donné et un autre système qui le transforme.

On peut distinguer l'ordre du temps et le cours du temps.

Pour Kant il faut déterminer la distinction du sujet et de l'objet dans le travail de la connaissance. Elle n'est pas donnée dans l'intuition sensible. Ainsi le cours du temps laisse indistincts le subjectif et l'objectif. La simple perception laisse indéterminé le rapport objectif de succession des phénomènes. Pour déterminer ce rapport, il faut un concept qui projette la règle nécessaire selon laquelle s'organisent les perceptions. Le seul critère de l'objectivité est la nécessité dans la liaison synthétique a priori. Les analogies portent sur l'existence, non plus simplement sur l'essence. « La boule sur le coussin est cause du trou qui s'y creuse, bien que cause et effet soient simultanés pour la perception. » Ce qui détermine le principe de causalité ce n'est pas la perception effective d'une succession de représentations que je ne puis inverser, mais la possibilité d'une telle perception, la découverte d'une règle univoque de liaison, dût la distance temporelle entre la cause et l'effet devenir « évanouissante » (Crpure)

3) 3ème analogie : « toutes les substances, en tant qu'elles peuvent être perçues comme simultanées dans l'espace, sont dans une action réciproque universelle »

Or la métaphysique (mais aussi la philosophie) ne peut ni rencontrer ses objets dans l'intuition sensible, ni les construire dans l'intuition pure. En cela elle n'est pas une connaissance. Mais pour Kant elle ne doit pas pour autant renoncer à elle-même, elle doit s'accomplir comme pensée. La métaphysique doit 1) renoncer à ses prétentions d'une connaissance puisqu'elle ne peut recourir ni à l'intuition sensible comme en physique, ni à l'intuition pure comme en mathématiques et 2) cesser de chercher son modèle dans les mathématiques ou la physique, car contrairement à elles, elle ne peut pas connaître ses objets. Par conséquent 3) elle peut et doit penser ses objets.

### **Paragraphe 6 : les mathématiques**

L'enjeu du §6 est d'expliciter ce que font et peuvent les mathématiques, à partir de l'exemple du triangle isocèle. En géométrie, un **triangle isocèle** est un triangle ayant au moins deux côtés de même longueur. Plus précisément, un triangle ABC est dit **isocèle en A** lorsque les longueurs AB et AC sont égales. A est alors le sommet principal du triangle et [BC] sa base. Dans un triangle isocèle, les angles adjacents à la base sont égaux. Cela ne peut être autrement. Mais pour Kant cette loi du triangle isocèle n'est pas issue de la seule logique, elle est découverte à travers la figure sensible du triangle isocèle.

**« Pour le premier qui démontra le triangle isocèle (qu'on l'appelât Thalès ou de n'importe quel autre nom), il se produisit une illumination ; car il trouva qu'il ne devait pas suivre ce qu'il voyait sur la figure, ni même le simple concept de celle-ci, et pour ainsi dire en retirer l'apprentissage de ses propriétés, mais qu'il lui fallait produire cette figure par l'intermédiaire de ce qu'il y pensait et présentait lui-même a priori d'après des concepts (par construction), et que, pour savoir avec sûreté quelque chose a priori, il fallait n'attribuer à la chose rien d'autre que ce qui résultait nécessairement de ce qu'il y avait mis lui-même conformément à son concept. »**

Le garde-fou des mathématiques, c'est l'intuition pure, d'où le privilège donné à la géométrie euclidienne, toutes les définitions sont constructibles. L'erreur du modèle emprunté à la mathématique par la philosophie, c'est de croire que les mathématiques sont indépendantes de la sensibilité. Le concept mathématique n'a pas de scientificité en dehors de sa constructibilité. Les définitions mathématiques ont pour critère de leur scientificité leur construction dans l'intuition pure. En cela, elles sont nécessaires (le triangle isocèle a toujours deux angles égaux) et universelles (personne ne peut construire un triangle isocèle qui n'aurait pas deux angles égaux.) En cela, les vérités mathématiques sont contraignantes. Par leur construction, les concepts mathématiques trouvent « une figuration sensible (dans l'espace et dans le temps), et les figures une signification et une identité rationnelle. [...] Il s'agit donc de

concevoir en même temps le caractère *a priori* des mathématiques (elles mettent en œuvre une conceptualité qui ne dérive pas de l'expérience) ; et une relation à une « matière » qui n'est pas celle des objets empiriques, mais celles des formes *a priori* de la sensibilité, l'espace et le temps. » (Nathalie Chouchan, *Les Mathématiques*, Corpus GF, 2018, p.89) La généralité ne peut s'éprouver que dans la singularité sans jamais s'y réduire.

### Paragraphe 7 : la physique

La physique, contrairement à la mathématique s'occupe d'objets qui sont donnés, c'est-à-dire de phénomènes. La physique n'est pas pour autant une description de la nature. Elle est originellement la manière d'interroger la nature d'après des catégories ou des principes qui sont *a priori*. Nous interrogeons la nature à partir de la causalité, qui pour Kant est un concept produit par la raison mais qui n'a pas de valeur en dehors des phénomènes eux-mêmes. La physique énonce les rapports déterminés entre les objets mais elle ne peut pas user de ses principes en dehors de l'expérience.

### Paragraphe 8 : La physique (suite)

La physique n'est pas un empirisme mais une expérimentation des rapports des choses matérielles entre elles à partir des principes *a priori* de l'entendement. Pour Kant, il n'y a pas d'autres possibilités. La connaissance scientifique va du général au particulier et jamais l'inverse. C'est précisément ce que révèlent, chacun en sa particularité, Galilée, Torricelli et Stahl. Galilée confirme par l'expérience la chute des graves, selon laquelle elle se fait selon un mouvement uniformément accéléré. Torricelli expérimente la mécanique des fluides et Stahl la chimie, il considère, en effet, des réactions chimiques réversibles en chaîne, en série ou en cycles, avec des transferts de propriété d'un corps à un autre, dont le poids et la combustibilité. Mais dans tous les cas, il se produit la même « illumination » pour les physiciens : **« ils comprirent que la raison ne voit que ce qu'elle produit elle-même selon son projet, qu'elle devrait prendre les devants avec les principes qui régissent ses jugements d'après des lois constantes et forcer la nature à répondre à ses questions, mais non pas se laisser guider uniquement par elle pour ainsi dire à la laisse ; car sinon, des observations menées au hasard, faites sans nul plan projeté d'avance, ne convergent aucunement de façon cohérente vers une loi nécessaire, que pourtant la raison recherche et dont elle a besoin. »** « Les Analogies de l'expérience », dans « l'Analytique des principes » correspondent aux principes *a priori* par lesquels l'esprit organise, connaît ce qui est donné.

« Tout ce qui arrive (commence d'être) suppose quelque chose à quoi il succède, d'après une règle // Tous les changements se produisent d'après la loi de la liaison de la cause et de l'effet. » Le principe de causalité est un principe de succession dans le temps suivant la loi de la cause et de l'effet. On sait pourquoi les corps tombent en force uniformément accélérée, on connaît la cause, c'est l'attraction universelle. Newton explique ainsi que le mouvement est dû à la pesanteur, c'est-à-dire à une force d'attraction de la terre qui s'exerce sur les corps qui tombent. Le principe de causalité est donc ce qui pousse à chercher la cause de la transformation de l'état initial d'un système matériel, il pose ici que la variation de la vitesse est due à une cause qui est une force. L'entendement en ce sens pré-esquisse l'expérience. Les concepts et les principes n'ont pas de sens transcendants, ils n'acquièrent de signification que dans le cadre de l'expérience.

La conscience scientifique portant un jugement objectif distingue la cause et l'effet et détermine leur rapport d'ordre, ce que ne fait pas le simple jugement subjectif de perception.

Le verbe « forcer » est intéressant car il renvoie à l'idée que toute approche scientifique de la nature impose sa propre façon d'appréhender et de questionner la nature.

Kant va maintenir une distinction entre la nature formelle connue par la science et la nature matérielle qui précisément ne se réduit pas à la nature formelle. En cela, la causalité, et avec elle le mécanisme, est seulement une forme de l'entendement permettant de rendre compte des phénomènes naturels. On pourrait dire que le mécanisme est heuristique mais non ontologique. En comprenant les phénomènes, nous ne sommes pas condamnés à subir la nature, nous pouvons l'organiser pour ne pas mourir et vivre mieux. L'entendement subsume le particulier sous le général qu'il est capable de connaître grâce aux lois a priori. En cela, la raison peut et « **doit s'adresser à la nature en tenant d'une main ses principes, en vertu desquels seulement des phénomènes concordants peuvent avoir valeur de lois, et de l'autre main l'expérimentation qu'elle a conçue d'après ses principes, certes pour recevoir les enseignements de cette nature, non pas toutefois à la façon d'un écolier, qui se laisse dire tout ce que veut le maître, mais comme un juge dans l'exercice de ses fonctions, qui force les témoins à répondre aux questions qu'il leur soumet.** »

### **Paragraphe 9 : la métaphysique n'est pas une science**

Ici Kant énonce clairement que la métaphysique ne peut emprunter à la mathématique ou à la physique leur méthode, car elle « **s'élève entièrement au-dessus de l'enseignement de l'expérience, et cela par de simples concepts** » Une connaissance théorique est spéculative quand elle porte sur un objet ou sur des concepts d'un objet tels qu'on ne peut y arriver dans aucune expérience. Elle est opposée à la connaissance physique qui ne s'étend pas à d'autres objets ou à d'autres prédicats qu'à ceux qui sont susceptibles d'être donnés dans une expérience possible. La métaphysique est une connaissance spéculative, elle n'applique donc pas comme la mathématique et la physique, ses concepts à l'intuition pure ou l'intuition sensible. En cela, elle n'est pas une science, en tout cas pas au sens de la physique et de la mathématique qui doivent s'accorder avec l'expérience possible. Le critère de la vérité ne peut être commun entre la physique, les mathématiques et la métaphysique. Il y a une spécificité de la métaphysique. Pour Kant, du point de vue historique, la métaphysique n'est pas encore constituée en sa légitimité, car elle est seulement un terrain de combats (le « Kampfplatz ») « **où aucun combattant n'a jamais encore pu emporter la plus petite place, ni fonder sur sa victoire une possession durable.** »

Tout l'enjeu de la *Critique de la raison pure* est alors de sauver la métaphysique de ses propres contradictions. Sauver la métaphysique de ses impossibilités, c'est découvrir qu'elle peut se redéployer non pas comme une connaissance des phénomènes, mais comme une compréhension des humains considérés non plus seulement comme des sujets de la science mais aussi comme des sujets pratiques. Pour Kant, le Kampfplatz provient fondamentalement d'une méconnaissance de la raison de et par elle-même. On verra plus tard que la plus grande méconnaissance de la raison, c'est qu'elle s'ignore comme raison pratique. (Ce point apparaîtra surtout au §14).

Pour Kant, le « Kampfplatz » provient du fait que la raison n'a jamais vraiment réfléchi sur 1) ce qu'elle veut 2) ce qu'elle peut 3) ce qu'elle doit. Elle s'est en quelque sorte perdue parce qu'elle ne s'est pas réfléchi elle-même. Voilà pourquoi le premier travail selon Kant pour la raison est de se prendre elle-même pour objet d'analyse : « **la raison doit donc elle-même être son propre élève** » (GF, p.76). Autrement dit, elle doit faire son autocritique.

A la fin du §9, Kant fait une condamnation sans appel de la métaphysique qui ne réfléchit pas sur elle-même et qui en cela est dogmatique : « **il n'y a donc pas de doute que sa démarche n'ait été jusqu'ici qu'un pur tâtonnement, et ce qu'il y a de pire, un tâtonnement parmi de simples concepts.** » Ce qu'il y a de pire traduit : « und was das Schlimmste ist », le superlatif « Schlimmste » en allemand dit bien qu'il s'agit de quelque chose de grave. Kant fait, en effet, une condamnation presque morale du Kampfplatz : ce qui est grave, c'est qu'à

force « le Kampfplatz » nuit à la raison elle-même. Si l'on continue ainsi, la métaphysique risque de faire un tort définitif à la raison : on risque en effet de devenir tous misologues. Or Kant dit d'emblée que ce serait problématique, puisque la métaphysique, même si elle connaît une situation critique, est « la plus ancienne des sciences », ancienne est à prendre ici au sens où la métaphysique est co-originale de la raison. La raison ne peut pas pour Kant ne pas être métaphysique. On doit donc repenser la métaphysique pour sauver la raison. Et repenser la raison pour faire de la métaphysique, car elle éclaire fondamentalement nos vies humaines.

### **Paragraphe 10 : Faut-il renoncer à la métaphysique et par là-même au projet de la raison ?**

A ce stade, on peut penser que pour Kant il y a un sens à la misologie, car la raison s'est montrée prétentieuse et illusoire dans la métaphysique classique. Mais la misologie est seulement une étape pour Kant, car il y a une réponse critique possible, à savoir réfléchir sur la raison métaphysique en demandant par exemple « **si la voie sûre d'une science a simplement, jusqu'ici, été manquée, quels indices pouvons-nous utiliser pour espérer, en nous livrant à des recherches renouvelées, que nous serons plus heureux que ne l'ont été ceux qui nous ont précédés ?** » En cela, la critique de la métaphysique est à la fois négative et positive. Le §10 interroge encore une fois le décalage entre les prétentions de la raison et ce qu'elle fait effectivement. Ce qui est évoqué à travers la cascade de questions dans ce § ce sont les conséquences embêtantes du Kampfplatz en tant qu'il risque de nous mener à la misologie, c'est-à-dire au rejet de la raison, tout comme nous ne voudrions plus côtoyer quelqu'un qui ne tiendrait jamais ses promesses. Ce qui est mis en danger, c'est notre confiance dans la raison. Or pour Kant, nous sommes des êtres rationnels et raisonnables. Il ne s'agit pas de sortir de la raison, car nous risquons de perdre notre humanité. Pour éviter une telle conséquence, dit Kant, nous devons faire l'hypothèse suivante : si la raison s'est « fourvoyée » c'est seulement parce qu'elle s'est trompée de méthode et non parce qu'elle serait fourbe en elle-même. (Ce seront Nietzsche et Heidegger qui critiqueront radicalement la raison, Heidegger écrira en effet « la raison est l'ennemie la plus opiniâtre de la pensée... »)

### **Paragraphe 11 : La métaphysique doit faire sa propre révolution**

Dans ce § difficile, Kant fait une analogie. Il dit en effet que la métaphysique doit connaître une révolution analogue à celle qui a été faite en physique. En quoi a consisté la révolution en physique ? Pour Kant la révolution a eu lieu quand on a compris que cela n'est pas la connaissance qui se « règle » sur l'objet mais l'objet qui se règle sur la connaissance : cf. p.77, GF, « **jusqu'ici, on admettait que toute notre connaissance devait nécessairement se régler d'après les objets ; mais toutes les tentatives pour arrêter sur eux a priori par concepts quelque chose par quoi notre connaissance eût été élargie ne parvenaient à rien en partant de ce présupposé** ». La difficulté de cette façon de procéder dans la connaissance provient de la conciliation difficile à penser entre à la fois l'idée que c'est la connaissance qui se règle sur l'objet (c'est l'idée de l'intelligence comme une tablette, comme quelque chose qui croupirait sous l'intelligible etc.) et l'idée que c'est une connaissance *a priori*. Pour Kant il est impossible de se régler *a priori* sur l'objet, puisque ce qui est *a priori* pour Kant ne vient pas de l'objet mais du sujet et ce qui vient de l'objet est *a posteriori*. On peut penser que Kant vise principalement le modèle cartésien de la connaissance. Dans le §45 des *Principes*, 1<sup>ère</sup> partie, Descartes écrit : « j'appelle claire celle *-(la connaissance)-* qui est présente et manifeste à un esprit attentif ; de même que nous disons voir clairement les objets lorsque étant présents ils agissent assez fort, et que nos yeux sont disposés à les regarder ; et distincte,

celle qui est tellement précise et différente de toutes les autres, qu'elle ne comprend en soi que ce qui paraît manifestement à celui qui la considère comme il faut ». Descartes dit au fond que l'objectivité se donne dans une intuition intellectuelle, c'est l'objectivité qui est sujet de l'action, la subjectivité est le dépositaire de cette vérité qui se donne à elle. L'idée est objective parce qu'elle est tellement vraie qu'on ne peut pas ne pas reconnaître sa vérité, c'est-à-dire son accord entre l'idée et son être. C'est par ailleurs ce qui a lieu dans le cogito pour Descartes (et aussi avec les Idées platoniciennes). Le cogito est clair et distinct par lui-même donc il est vrai. L'idée pour Descartes se donne à voir et elle ne donne rien d'autre à voir qu'elle-même, c'est en cela qu'elle est évidente : l'âme exclut d'elle-même qu'elle soit matérielle, en cela elle est distincte.

Kant remet en question ce modèle de la connaissance :

1) Pour Kant il n'y a pas d'intuition intellectuelle possible de la vérité. Je ne peux pas avoir l'intuition de l'âme, pour Kant il n'y a d'intuitions que sensibles. La vérité pour Kant n'est pas une réception de l'intelligible – elle est au contraire la rencontre (la synthèse) d'une activité (l'entendement) et d'une passivité ou réceptivité (la sensibilité), elle est un concept + une chose, une catégorie + une existence etc. La vérité suppose donc certes une passivité comme accueil de la chose à connaître mais aussi une activité (contrairement à Descartes) du sujet qui utilise ses catégories et ses principes a priori pour connaître.

2) la grande limite que pose donc Kant à la connaissance, c'est l'idée que je puisse déduire de ma connaissance de la chose son existence. La connaissance humaine ne produit pas l'être. Pour Kant il n'y a pas de lien analytique entre l'essence et l'existence, entre le concept et l'être. Il n'y a aucune idée qui serait tellement évidente par elle-même qu'elle impliquerait d'elle-même son existence comme l'idée de Dieu ou d'âme dans la métaphysique classique. L'existence se montre mais ne se démontre pas, en cela elle s'ajoute à mon concept mais n'en dérive pas.

C'est cela que critique Kant et c'est ce qu'a révélé le changement de méthode en physique – c'est précisément cela que Kant nomme la révolution copernicienne, la révolution c'est d'avoir posé que c'est l'objet qui se règle sur les catégories *a priori* de l'entendement et non l'inverse. C'est ce qu'ont montré au grand jour les expériences /expérimentations de Galilée et Torricelli et du chimiste Stahl. « Toutes ces découvertes révèlent le principe de la « révolution copernicienne », en tant que radical changement de méthode, qui privilégie le sujet de la connaissance et non plus l'objet connu. La chimie stahlienne prouve, au même titre que l'astronomie copernicienne, que le sûr chemin de la science passe par une révolution dans la façon de penser, la raison devant proposer des protocoles expérimentaux propres à vérifier ou infirmer les hypothèses qu'elle formule au sujet des phénomènes. La grandeur de Stahl est de montrer en chimie ce que Copernic et Galilée ont montré en physique, à savoir que la raison ne peut progresser dans les sciences de la nature qu'en prenant l'offensive, en questionnant, tel un juge souverain, les phénomènes d'après ses propres vues » (*La philosophie de Kant*, ouvrage collectif, Puf, 2003, Mai Lequan, p.187). La grande monstration de la physique, c'est d'avoir mis au grand jour que les structures de l'entendement pré-esquissent l'expérience ou encore qu'il n'y a pas d'expérience possible sans que soient donnés en même temps des éléments intellectuels capables d'accueillir cette expérience. C'est ce que dit la fin du §11 : « une règle qui s'exprime en des concepts *a priori* sur lesquels tous les objets de l'expérience doivent donc nécessairement se régler et avec lesquels ils doivent s'accorder ». L'*a priori* ne dérive pas de l'objet, il appartient au seul sujet, même si l'*a priori* ne trouve sa portée et son effectivité que dans la rencontre avec l'objet.

Pour Kant, la métaphysique doit connaître une révolution analogue : pour cela, 1) elle doit cesser de croire qu'elle n'aurait qu'à recevoir du dehors les objets de la métaphysique, comme l'âme, le monde ou Dieu, 2) elle doit comme la physique interroger non pas d'abord l'objet

mais le sujet de la métaphysique, c'est-à-dire la raison elle-même. C'est en ce sens que la comparaison fonctionne – il y a cependant une limite fondamentale à l'analogie qui réside dans le fait que dans la métaphysique, il n'y a pas de donation, ni de construction possible de l'objet contrairement à la physique et aux mathématiques. La métaphysique doit donc penser la signification de ses objets : l'âme, Dieu et le monde pour nous autres humains et humaines. Or cette signification doit être cherchée parce que nous sommes toujours aussi des êtres pratiques, préoccupés par la question de la finalité, du sens de nos actions. En cela, nous devons penser ce que nous ne pouvons pas connaître.

### **Paragraphe 12 : les deux tâches de la métaphysique**

Dans le §12, Kant distingue deux tâches de la métaphysique, 1) limiter la science 2) penser les objets de la métaphysique.

La première partie de la métaphysique pour Kant, c'est la mise au jour des conditions de possibilité de la science. La connaissance est certaine à condition qu'elle ne dépasse pas l'expérience possible puisque les principes *a priori* de l'entendement n'ont pas de portée ou d'usage au-delà de l'expérience. En ce sens, la métaphysique est une science, elle est la connaissance des limites de la connaissance. Kant a en effet donné des limites de droit à la science et non jamais des bornes de fait qui peuvent toujours être reculées. (Les sciences augmentent leurs connaissances). Mais la connaissance atteindra toujours des phénomènes, elle n'atteindra jamais les choses en elles-mêmes et cela, quels que soient les progrès de la science. Pour Kant, le positivisme est une illusion car il pose que nous pourrions atteindre un point absolu grâce à la science, or pour Kant la connaissance est nécessairement asymptotique au sens où elle n'atteindra jamais un tel point, en revanche elle progressera toujours et cela à l'infini. Il n'y a pas de terme possible à la connaissance parce qu'il n'y a pas de connaissance totale possible. Tout cela constitue la première partie de la *Critique de la raison pure*.

Il y a ensuite un autre enjeu pour la métaphysique, c'est précisément de penser ce que la science ne pourra jamais connaître. Faire cela, c'est prévenir deux dangers, d'une part celui de renoncer à la métaphysique ou à la philosophie, d'autre part, celui de croire que c'est la science qui est légitime pour répondre aux questions de l'âme, de Dieu et du monde.

Kant écrit en effet : « mais ce qui se dégage de cette déduction de notre pouvoir de connaître *a priori*, c'est, dans la première partie de la métaphysique, un résultat étrange et apparemment très dommageable pour ce qui en constitue le but d'ensemble, qui occupe la seconde partie, à savoir que nous n'avons jamais la possibilité, avec ce pouvoir, d'aller au-delà des limites de l'expérience possible, ce qui est pourtant précisément l'objectif le plus essentiel de cette science ». Dans ce passage, Kant soulève une difficulté inhérente à sa philosophie : si notre connaissance est limitée à l'expérience possible, alors on ne voit plus très bien comment une métaphysique serait encore possible. Il y a comme une contradiction entre la limitation de notre connaissance et la continuation de la métaphysique. Or Kant écrit très clairement dans cette phrase qu'il ne veut en aucun cas renoncer à la métaphysique puisque comme on l'a vu la raison est « naturellement, spontanément » métaphysique, au sens où inévitablement elle est questionnement sur ce qui échappe (et doit échapper) à la science. Il dit même textuellement que rétablir un rapport à « cet au-delà » constitue « l'objectif le plus essentiel » de la métaphysique. La solution consistera à montrer que si l'on ne peut connaître ce qui excède l'espace et le temps, on peut le penser. C'est la différence entre la connaissance et la pensée qui permettra de lever une telle difficulté.

Mais avant de préciser cela, Kant insiste sur le fait qu'il ne pourra jamais faire que la raison cesse de voler au-delà de l'expérience. Il écrit : « car ce qui, avec nécessité, nous pousse à aller au-delà des limites de l'expérience et de tous les phénomènes, c'est l'inconditionné que

la raison réclame nécessairement et de façon entièrement légitime dans les choses en soi, vis-à-vis de tout ce qui est conditionné, en exigeant que la série des conditions soit close ». On doit insister sur le fait que la raison exige « nécessairement » l'inconditionné, elle ne peut pas ne pas le faire ou alors elle se nie comme raison. On peut ici formuler une différence entre l'entendement et la raison, l'entendement pour Kant est bien la faculté des catégories et des principes, bref, la faculté de l'a priori dans la connaissance. Or l'entendement accepte sans problème les limites assignées à la connaissance, en revanche, la raison se révèle à elle-même précisément dans le fait qu'elle refuse les limites de la connaissance, en cela, bien plus que d'être une faculté de la connaissance, elle sera ici désir de tout savoir, désir de l'inconditionné et de l'absolu. Alors même qu'il a été démontré que la connaissance ne pouvait atteindre un point inconditionné ou encore ramener, sans reste et sans résidu, l'inconnu au connu, la raison continue d'exiger l'inconditionné. C'est la Dialectique transcendantale qui, dans *la Critique de la raison pure*, réfléchira un tel besoin – ou désir – de la raison. Elle montrera alors que ce besoin d'absolu, d'achèvement pour ne pas devenir une illusion et nous tromper doit conserver son statut d'idée. L'inconditionné ne peut pas être connu, en revanche il peut être pensé. L'idée d'un absolu dans la connaissance a un rôle régulateur ou méthodologique, elle nous permet de faire comme si nous pouvions achever le système de la connaissance. Elle donne une direction, elle montre que dans la science nous pouvons toujours aller plus loin. Kant écrit ensuite : « cela étant, il nous reste encore, une fois dénié à la raison spéculative tout progrès dans ce champ du suprasensible, à rechercher si ne se trouvent pas dans sa connaissance pratique des données conduisant à déterminer ce concept transcendant de la raison qui est celui de l'inconditionné, et permettant ainsi de faire accéder, conformément au souhait de la métaphysique, notre connaissance a priori, bien qu'uniquement du point de vue pratique, au-delà des limites de toute expérience possible. » Or il se trouve que ce que l'on ne peut obtenir dans la connaissance, on peut l'avoir dans la morale, à savoir un principe inconditionné par lui-même, à savoir la loi morale.

### **Paragraphe 13 : la métaphysique**

Kant commence par rappeler que la première tâche de la métaphysique est de réfléchir sur elle-même, elle doit se prendre elle-même pour objet et se demander par là même ce qui l'anime, l'agite etc. Kant a en quelque sorte posé que tout savoir exige un « se » savoir. La suite du paragraphe insiste sur deux choses : 1) **la raison doit toujours se prendre pour objet : « car la raison pure spéculative possède en soi une spécificité : elle peut et doit mesurer son propre pouvoir suivant les diverses façons dont elle se choisit des objets de pensée, etc. »** 2) il y a un « système » de la philosophie : **« la raison pure constitue, vis-à-vis des principes de la connaissance, une unité entièrement distincte, subsistant par elle-même, où chaque membre, comme dans un corps organisé, existe en vue de tous les autres et tous existent en vue de chacun, et que nul principe ne peut être accepté pour assuré sous un seul point de vue sans avoir en même temps été examiné dans la relation globale qu'il entretient avec tout l'usage pur de la raison »**. On verra comment c'est la raison mais en tant qu'elle est d'abord raison pure pratique qui constitue la clef de voûte de la philosophie. Ce qui est au centre de la question métaphysique, cela n'est plus la vérité mais le sens de notre liberté.